

PAUL.—Alors, voilà...

LUCY, à Paul, à part.—Tais-toi ! Tu vas encore dire une bêtise !

PAUL.—Bon.

LUCY.—Où en étais-je ?

YVONNE.—Un tas de raseurs.

LUCY.—Ah ! Oui. Alors, j'ai pensé : "Il faut à tout prix que nous ayons Yvonne et son mari !"

PAUL, à part.—C'est un rien !

YVONNE.—Eh bien ! au moins, vous ne l'envoyez pas dire !

LUCY.—Non, mais tu comprends, ça n'est pas sur lui. (Elle regarde Paul), que je peux compter. Tu le connais : il s'assiera dans un coin et ne dira pas un mot de toute la journée. Alors, j'ai pensé que, toi, tu m'aiderais à faire les honneurs et que ton mari qui est si gai, si amusant !...

PAUL, à Yvonne.—De vous à moi, je crois que c'est surtout à votre mari.

LUCY, à Paul.—Assez !

PAUL.—Bon.

LUCY, naïvement.—Il est si drôle !

YVONNE, souriant.—C'est entendu, ma chérie. Je te promets que si Georges est libre...

LUCY, insistant.—Dis-lui bien qu'il faut qu'il vienne ! Avec lui, au moins, on est sûr de ne pas s'ennuyer. Je ne sais pas où il va chercher toutes les histoires qu'il raconte, mais il est à mourir de rire... Quand je le compare à d'autres, auxquels on ne peut pas arracher une parole...

PAUL.—Ça, c'est pour moi. J'ai compris !

LUCY, à Paul.—Tais-toi.

PAUL.—Bon.

LUCY, à Yvonne.—C'est vrai, tu sais. Tu en as une chance !

YVONNE.—Mais vous auriez tort de croire que George est toujours... comme vous le voyez. Il lui arrive aussi d'être préoccupé, maussade. Il reste parfois tout un déjeuner sans dire un mot.

LUCY.—Allons donc. Tu dis ça pour faire plaisir à Paul ! Mais je n'en crois rien !

YVONNE.—Tu sais, ce ne sont pas toujours les plus brillants causeurs qui font les meilleurs maris !

PAUL.—Très bien !

LUCY.—Qu'est-ce que tu dis ? Tais-toi !

PAUL.—Bon.

LUCY, à Yvonne.—Va, tu aurais tort de te plaindre.

YVONNE.—Mais je ne me plains pas !

LUCY.—Et si tu veux que nous changions !

YVONNE.—Tu y perdrais peut-être !

GERMAINE, entrant.—Vous devriez venir. Parce que je vais vous dire : les escalopes vont brûler.

YVONNE, légèrement énervée.—Vous n'avez qu'à les retirer.

GERMAINE.—De la poêle ?

YVONNE.—Mais non, du feu.

GERMAINE.—Après tout, c'est une idée.

Elle sort.

LUCY.—Elle n'a pas l'air mal. Tu l'as depuis longtemps ?

YVONNE.—Deux jours !

LUCY.—Bravo !... Naturellement, elle ne fait pas la cuisine ?

YVONNE.—Naturellement !

LUCY.—Enfin, c'est déjà beaucoup de l'avoir pour le ménage.

YVONNE.—C'est que, malheureusement, le ménage... La poussière la fait tousser ! Bah ! l'essentiel, c'est qu'elle soit là, qu'on la voie et qu'on puisse se dire : "J'ai une bonne !" Le reste...

LUCY.—Allons, au revoir, ma chérie ! A dimanche, n'est-ce pas ? sans faute !

YVONNE.—C'est promis, avec plaisir.

LUCY.—Et dis bien à ton mari...

PAUL, lui coupant la parole. Brusque flux de paroles.—C'est entendu, on lui dira. On lui dira qu'il faut qu'il vienne, que les Rassicot l'attendent, que toutes les femmes le réclament, que la foule s'impatiente, parce qu'il est infiniment drôle et infiniment aimable !

LUCY, n'en croyant pas ses oreilles.—As-tu bientôt fini ?

PAUL, à son tour, la dominant.—Tais-toi !